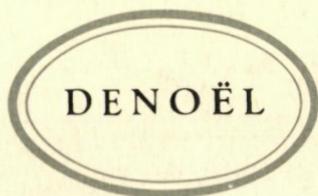


Pascal Bonafoux

Blessé grave



Extrait de la publication

BLESSÉ GRAVE

DU MÊME AUTEUR

SIGNES PARTICULIERS, roman
(Éd. Ramsay, Paris, 1980)

HORS TEXTE

roman par lequel l'auteur propose au lecteur de décider du récit, de l'ordonnance de ses péripéties, de ses suspens et épisodes, et dont il l'engage à se défier.

(De Luca editore, Rome, 1981)

LES PEINTRES ET L'AUTO PORTRAIT, essai
(Skira, Genève, 1984)

REMBRANDT, AUTO PORTRAIT, essai
(Skira, Genève, 1985)

ANNONCE CLASSÉE, roman
(Éd. Denoël, Paris, 1985)

VAN GOGH PAR VINCENT, essai
(Éd. Denoël, Paris, 1986)

LES IMPRESSIONNISTES, PORTRAITS ET CONFIDENCES, essai
(Skira, Genève, 1986)

PASCAL BONAFoux

BLESSÉ GRAVE

DENOËL

© by Éditions Denoël, 1987
19, rue de l'Université, Paris 7^e
ISBN 2-207-23325-1

A celles et ceux qui m'aidèrent à me lever.

4 mai 1977

**Collision sur la R.N. 10
entre une voiture et un camion :
un mort, un blessé grave.**

Un très grave accident de la route a eu lieu hier soir peu après 18 heures sur la R.N. 10, au lieu-dit Pont-de-la-Lune entre Les Ormes et Port-de-Piles. En voulant effectuer un dépassement la voiture de tourisme se laisse surprendre par le brusque rétrécissement de la chaussée qui passe, à cet endroit, de quatre à trois voies, et, déportée vers la gauche, se trouve nez à nez avec un camion-remorque arrivant en sens inverse. Sous la violence du choc, le petit véhicule est littéralement broyé et rejeté sur le côté opposé de la voie, tandis que le poids lourd termine sa course dans le fossé. De cet amas de tôles informes les sapeurs-pompiers devaient dégager les corps de M. Pascal Bonafoux, très grièvement blessé, et celui de son épouse tuée sur le coup.

L'enveloppe

**On ne peut être content de soi
que lorsqu'on se rappelle ces instants où,
selon un mot japonais, on a perçu le ah! des choses.**

Cioran, *Écartèlement.*

Longtemps elle est restée fermée. Je ne pouvais y toucher. Pendant des semaines je me suis défilé. Pourquoi ouvrir l'enveloppe que j'avais bourrée de ces notes écrites dans les chambres d'hôpitaux dont je n'ai pu sortir pendant des mois? Pourquoi relire ces phrases écrites à l'instant, vite? Elles avaient été des réponses à la douleur, des manières de la conjurer, de crier peut-être, de chercher à comprendre. Le moindre papier à portée de main était récupéré, la page de garde d'un livre, les marges d'un journal, un ticket de caisse, d'autobus... Pourquoi ouvrir l'enveloppe? Pourquoi relire ces notes prises toujours en état d'urgence? Pour repaître quelle complaisance morbide? Pour satisfaire quelle vanité? Pourquoi?

Les questions me condamnaient assez. A quoi bon reprendre les mots de la douleur...

Depuis quelque temps des absences me harcelaient. A plusieurs reprises il m'avait semblé que je m'étais comme donné congé à moi-même. Silencieux, je restais prostré, absent, sourd, indifférent. Combien de temps duraient ces crises? m'avait demandé le professeur. Impossible de lui répondre. Un instant ou des heures, je n'en savais rien. Je ne m'inquiétais pas de ces manières d'amnésie que je passais sous silence. Peut-être ne les avais-je évoquées dans notre conversation que parce que ces fêlures, ces suspens du temps, s'accordaient à l'anachronisme insolite de la Villa Médicis où je commençais de vivre. Il me donnait le change; je ne m'en souciais pas.

Le professeur s'y arrêta.

– Et vous en sortez comment de ces « silences » ?

– Harassé. Comme roué et pâtreux. Mais sans inquiétude.

Je suis...

Il termine la phrase :

– ...vidé.

J'approuve.

– C'est un vide, oui, mais un vide déconcertant. M'être retrouvé ne me rassure pas ; peut-être parce que ces fugues ne m'ont pas amputé. Je suis si parfaitement absent à moi-même... parfaitement *vidé*, oui.

– Et vous en sortez comme vous sortiriez d'une sorte d'anesthésie de l'âme, si j'ose dire.

– Osez. C'est cela. Encore que le mot âme gêne un peu le mécréant que je suis.

– Vous êtes athée ?

– Oui, mais pas fanatique.

– C'est-à-dire ?

Que lui répondre ? Je suis une sorte de matérialiste mystique, je ne suis pas sûr que toutes mes cellules soient toute ma conscience, et je me méfie des Églises, des dogmes et des rites qui font des placements posthumes...

Il a le sourire impassible, lointain, presque narquois d'un joueur sûr de sa main, des atouts serrés sous le pouce.

– Un jour, quand vous étiez encore là-haut – son doigt désigne le plafond laqué de son bureau – dans le service d'orthopédie, vous m'aviez dit que vous preniez des notes, c'est bien ça ?

Je lui confirme d'un signe de tête.

– Où sont-elles ces notes ?

– A Rome.

Quelque temps après avoir été nommé pensionnaire de l'Académie de France à Rome, quand j'ai commencé de préparer mon départ pour la Villa Médicis, j'ai fourré dans une

simple grande enveloppe brune de kraft tous les bouts de papier déchirés et les carnets sur lesquels j'avais griffonné, sans rien relire; et au moment de boucler une malle, j'y ai glissé l'enveloppe. Depuis que je suis installé à la Villa, je n'y ai pas touché. Elle est sur ma table de travail devant la fenêtre qui donne sur des roses trémières, l'ombre mauve des pins et une herbe hérissée, sèche et pelée.

– Et vous êtes comment là-bas?

– Que vous répondre? Je suis d'abord étonné d'y être. Jusqu'aujourd'hui cela m'a permis de ne pas me demander comment j'y étais. Je me demande même si la question vaut d'être posée.

– Pourquoi serait-elle inutile, s'il vous plaît?

– Parce que la Villa tient du songe. Pour cela encore, par exemple...

Je lui tends un billet de dix francs « corrigé ». Quelque temps après mon arrivée à la Villa je l'avais reçu de S. Sur le visage de Berlioz qui, au-dessus de l'article 139 du Code pénal, joue de la guitare devant la façade de la Villa Médicis, il avait collé le mien, minutieux détournement d'une photographie. En marge, de son écriture déliée, cette phrase : Peut-être qu'un jour tu vaudras quand même dix francs... Le professeur lisse le billet du bord de la main. Sourire. Il reste silencieux. Enfin il grogne :

– Et votre vie là-dedans?

Je ne comprends pas à quoi il veut en venir et le lui dis.

– Vous savez parfaitement de quoi je parle.

– Comment le saurais-je?

– Parce que vous avez emporté à Rome l'enveloppe où vous avez fourré toutes vos notes...

Il a martelé les mots comme on assène une preuve. Si preuve il y a, celle-ci ne me révèle rien. Mains croisées sous le menton, je garde le silence. Il se lève, se retourne vers la fenêtre; je vois vaguement son visage sur la vitre, dans la nuit la lumière rousse des réverbères.

– Il me reste à mettre les points sur les i. Après tout, c'est pour ça que nous sommes ici, n'est-ce pas?

– Si vous y tenez... encore que je ne sois pas venu vous consulter.

– Je sais...

Il hausse les épaules comme on s'ébroue, reprend :

– Entre l'accident et le jour où l'on a dévissé les broches fixées dans votre tibia, du moins ce qu'il en restait, combien de temps?

– Deux ans... à quelques jours près.

– Combien de temps devez-vous passer à Rome?

– Deux ans.

Il écarte les mains comme à la fin d'une démonstration. Il va et vient un instant dans le bureau, il s'arrête à côté du fauteuil où je suis assis.

– Pourquoi avez-vous pris ces notes quand vous étiez là-haut... ou ailleurs... entre les anesthésies, les perfusions et les pansements... pourquoi?

– Pour tenir. Écrire m'était nécessaire. Si je n'avais pas écrit, j'aurais été emporté. Vous me direz que ça n'aurait pas été...

Il pose ses longs doigts nerveux sur ma bouche et reprend :

– Je devine ce que l'on t'a dit peut-être à propos de ces absences à toi-même... une lointaine conséquence de la série d'anesthésies générales que tu as dû subir... combien? Vingt-cinq, non?

– L'explication est plausible...

– Malheureusement. Elle est d'autant plus dangereuse. Écoute-moi, écoute bien ma question et réponds-moi : celui qui a reçu ce billet-ci – il me brandit devant les yeux le billet de dix francs qu'il vient de ramasser sur la table – et celui qui a mordu une gaze lors d'une intervention pour laquelle on ne pouvait l'anesthésier, l'un et l'autre sont-ils les mêmes? Attends avant de me répondre.

– Je n'en suis pas sûr...

Il m'étreint le bras. Il murmure :

– Ouvre l'enveloppe. Ouvre-la. Pour mettre fin à ces absences à toi-même. Il faut que tu te donnes ce rendez-vous-là.

– Est-ce bien nécessaire?

Son regard noir et grave me fixe.

– Cela fait plus de trente ans que je vois des hommes et des femmes souffrir et mourir. En trente ans je n'en ai guère connu qu'un qui ait tenu le journal de ce qu'il affrontait. Quelques jours avant sa mort il m'a remis deux cahiers, de ces cahiers d'écolier avec une marge rouge. Je n'ai pas oublié ce qu'il m'a dit alors : « Je n'ai plus la force de continuer. Je le regrette. C'est maintenant que ça devient intéressant. » Comme je n'ai pas oublié ces pages. Comment dire combien elles m'ont été utiles? Ouvre l'enveloppe.

Côte à côte, nous marchons, silencieux dans la rue. Chuinement des roues qui pressent l'asphalte mouillé, déchirent les flaques. Rafales de rythmes mats d'un juke-box. Appels. Le professeur tend le doigt au carrefour vers un panneau sombre. H blanc. Hôpital silence. Il grogne :

– On le redoute ce silence...

Le Miserere de douleurs, d'espérances et de deuils que l'on entendrait est-il tolérable? Peut-on *dehors* en comprendre l'enjeu? Il reprend :

– ...on redoute ce qu'il exige. Ce qui est extrême donne des rendez-vous implacables. Mais il ne faut pas l'oublier quand on l'a appris. Souviens-toi pourquoi je suis entré dans ta chambre. Tu te souviens?

Comment l'oublierais-je? C'était au début d'un après-midi d'hiver. Il s'est présenté.

– On m'a dit là-haut, dans notre cantine, qu'on pouvait boire chez vous un délicieux café. C'est exact?

Je lui avais confirmé qu'en effet, depuis plusieurs semaines, infirmières, médecins venaient presque chaque jour prendre leur café dans ma chambre. On y parlait de la pluie, du beau temps. Il arrivait qu'on me « consulte ». Par pudeur, par délicatesse, personne n'avait jamais nommé qui que ce soit. C'est à peine si parfois le genre d'un pronom utilisé m'avait ren-

seigné sur le sexe du 507 ou du 516-fenêtre (le côté *fenêtre* ou *couloir* identifiait les malades des chambres à deux lits).

– Il arrive même que l'on suive vos conseils, m'avait-il confié. Alors ce café?

Je l'avais prévenu que ce n'était guère qu'un mélange de poudres instantanées; il devrait lui-même aller chercher l'eau chaude à l'office. Nous avions pris un café en parlant de tout, de rien. Conversation de voyageurs dans une salle d'attente. Puis l'alarme accrochée à sa poche avait sonné. Après avoir raccroché le téléphone posé sur ma table de nuit il m'avait dit :

– A tout à l'heure... Vous êtes là ce soir, non? Pardon. Ma question est stupide.

Pourquoi était-il venu? Que voulait-il? Qu'attendait-il? A peine avait-il évoqué sa spécialité, la « chirurgie molle ». Quand je lui avais demandé de préciser, il s'était contenté de triturer sa blouse sur sa poitrine et son ventre en grommelant :

– Le mou... le mou..., c'est ça le mou...

Entre les visites, les pansements et les piqûres, j'avais essayé de deviner les raisons de sa visite. En vain. Les hypothèses se défaisaient comme la charpie du ciel de février.

Tard le soir il était revenu dans ma chambre en portant deux verres, une bouteille de whisky et une timbale pleine de glaçons.

– Rassurez-vous, m'avait-il dit en remplissant les verres sur la tablette au chevet du lit, j'ai été voir au bureau sous quoi vous étiez avant de prendre *deux* verres. Rien de ce qu'on vous refille n'est incompatible avec l'alcool. Alors, à notre santé!

Nous avons trinqué. Aussitôt il avait commencé :

– Avouez. Vous vous demandez ce que je fous ici. Moi aussi. Le seul avantage que j'ai sur vous c'est que moi je sais quand même pourquoi je suis venu, tandis que vous n'en savez rien.

Un instant, il était resté silencieux. Il continuait à se parler à lui-même intérieurement, haussait les épaules, soupirait.

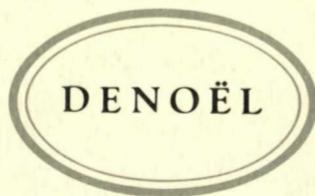
– Je vais vous dire une chose : j'en ai marre de la mort. J'en-ai-mar-re.

Pascal Bonafoux

Blessé grave

En 1977, l'auteur est grièvement blessé lors d'un accident de voiture. Il subit une cascade d'interventions chirurgicales et passe plus d'un an à l'hôpital. Pendant ce calvaire il prend des notes, ce qui est sa manière à lui de lutter contre la souffrance et la peur.

Mais une fois revenu à la vie normale, alors qu'il est pourtant victime "d'absences", il faut toute la persuasion de l'un de ses médecins pour qu'il se décide enfin à relire ses notes, seul moyen d'intégrer ce passé dramatique à l'histoire du nouvel homme qu'il est devenu.



Extrait de la publication

1-87 
ISBN 2-207-23325-1
64 FF TTC